Ami du Clergé du 9 février 1933

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Courtes instructions sur le Symbole. — XXII. La création *(suite)*, 81.
Cours de prônes sur la Liturgie. — XVII. Les offices liturgiques : les cinq premières heures canoniales, 83.
Carême sur la vie chrétienne d'après les Paraboles. — III. Le riche insensé, ou le sens de la vie, 85.
A l'école des Saints. — XIII. La chaire de S. Pierre à Antioche : La fondation de l'Eglise, 88.
Explication du Catéchisme. — *10e Leçon :* IVe Article du Symbole : le mystère de la Rédemption, 91.
Les fêtes de l'Eglise. — XXII. Les Cendres, 93. — XXIII. La messe du mercredi des Cendres, 95.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

XXII

LA CRÉATION *(suite)*

Mes frères,

L'étude du problème de l'origine du monde nous a conduits à cette première conclusion : des trois systèmes qui nous offrent une solution de ce problème, deux, le dualisme et le panthéisme, renferment des contradictions inacceptables. Seule l'hypothèse de la création nous est apparue comme exempte de contradictions et par conséquent comme la plus satisfaisante pour la raison.

Aujourd'hui il nous faut faire un pas de plus et reconnaître que la création est la solution qui s'impose. Il nous restera ensuite à déterminer le mode et le but de la création.

I

Nos adversaires admettent comme nous que du rien absolu rien ne peut sortir ; ils reconnaissent donc, toujours avec nous, l'existence d'un être nécessaire. Pour les uns, cet être nécessaire est le monde lui-même ; pour d'autres, c'est le créateur du monde. Peu importe pour le moment.

Cet accord établi, voici comment nous raisonnons : un être qui n'est ni l'être nécessaire ni une partie de l'être nécessaire n'est par lui-même rien. Donc, si cet être existe, il a été produit de rien, c'est-à-dire créé. Ce principe est évident, car il n'y a pas de milieu entre être nécessairement, c'est-à-dire sans aucune sorte de dépendance, et n'être pas nécessairement, c'est-à-dire dépendre par une nécessité inéluctable d'un autre.

Or le monde n'est ni l'être nécessaire ni une partie de l'être nécessaire. Nous avons déjà prouvé qu'il n'était pas une partie de l'être nécessaire en réfutant le panthéisme. La présence du changement et du mal dans le monde suffit à démontrer qu'il n'est pas non plus l'être nécessaire qui ne peut être qu'immuable et parfait. La conclusion s'impose : le monde a été produit de rien, il a été créé.

J'arrête ici ces considérations un peu arides pour les personnes qui n'ont pas l'habitude du raisonnement philosophique. Voici à leur usage quelques réflexions qui, pour se présenter sous une forme moins rigoureuse, n'en ont pas moins leur valeur.

Dans les problèmes du genre de celui que nous agitons aujourd'hui, la raison est souvent, consciemment ou inconsciemment, sous la dépendance des passions. Pourquoi s'ingénie-t-on à supprimer Dieu ou, si l'on est obligé d'avouer que cela est impossible, à supprimer la liberté humaine ? Est-ce par amour de la logique rigoureuse ? Non, nous l'avons déjà dit, puisque l'on s'embarrasse dans des contradictions et des impossibilités où la raison ne trouve pas du tout son compte. C'est pour échapper aux justes exigences d'un législateur à qui aucune faute ne saurait passer inaperçue et aux responsabilités inéluctables d'une volonté libre qui aura à rendre compte de tous ses actes.

Même chez les païens il n'a pas manqué d'hommes pour croire à la création du monde par un être intelligent. Cicéron se moque spirituellement d'un système dû à Epicure, d'après lequel le monde aurait été formé par la rencontre fortuite de petits éléments nommés atomes. Sans se demander d'où auraient pu provenir ces atomes et qui les aurait fabriqués et lancés dans le vide, Cicéron emploie cette comparaison : Si l'on admet que le monde a pu être formé par la rencontre fortuite d'atomes, je ne vois pas pourquoi on n'admettrait pas de même qu'en mêlant dans un sac les lettres de l'alphabet en nombre suffisant et en les jetant dans l'espace, on puisse composer un ouvrage tel que les *Annales* d'Ennius. Ces gens-là, ajoute-t-il, bavardent comme des étourdis et me semblent bien n'avoir jamais levé les yeux vers le ciel étoilé.

Supprimer Dieu à l'origine du monde, ce n'est pas résoudre une difficulté, c'est en créer une nouvelle. Comment, en effet, expliquer sans lui la marche harmonieuse des astres et en un mot toutes les lois qui régissent le mouvement et la vie ? Un philosophe italien, Galiani, disait : « Quand je vois un joueur prendre dans un cornet une fois, deux fois, dix fois, cent fois les mêmes dés et amener toujours, en les jetant, le même résultat, j'en conclus que les dés ont été truqués, c'est-à-dire préparés d'avance par un être intelligent en vue d'amener ce résultat. De même, quand je considère l'ordre qui règne dans la nature et ses lois immuables, je suis obligé de conclure que le monde a été truqué, c'est-à-dire organisé par un être intelligent en vue d'amener toujours les mêmes résultats. »

C'est donc à l'enseignement de notre *Credo* qu'il nous faut demander la solution de toutes les

difficultés que nos adversaires rencontrent sur leur route : « Je crois en Dieu, créateur du ciel et de la terre. »

II

Un nouveau problème se pose maintenant à nous : Etant donné le fait de la création, quel en a été le mode ? Autrement dit, le monde a-t-il été créé tel que nous le voyons aujourd'hui, ou bien a-t-il subi des transformations ? En ce qui concerne la terre et les différents astres, il y a de bonnes raisons de croire que le monde a passé par diverses transformations avant de prendre son aspect actuel. La science nous apprend, en effet, que les eaux couvraient jadis des parties importantes de notre globe qui aujourd'hui sont habitées et cultivées. Aucune difficulté d'ailleurs du point de vue de la foi à accepter ces conclusions.

Là où le problème devient plus intéressant, c'est lorsqu'il s'agit des espèces vivantes : plantes, animaux et homme. Les uns pensent que les différentes espèces ont été créées par Dieu chacune en particulier par autant d'actes créateurs qu'il y a d'espèces. Chaque espèce serait donc fixe, en ce sens qu'elle ne pourrait donner naissance à aucune nouvelle espèce. D'autres, au contraire, enseignent que les espèces sont capables de se transformer et que les espèces existant aujourd'hui sont issues les unes des autres par une série de transformations. C'est le système du transformisme. Sous quelles influences ces transformations se seraient-elles accomplies ? Deux hypothèses se vantent de nous l'apprendre. Lamarck et ses disciples expliquent la naissance de nouvelles espèces par l'influence du milieu : climat, lumière, température, nourriture ; de l'hérédité qui consiste dans la transmission de certains caractères physiques, intellectuels et moraux des parents à leurs descendants ; et enfin du temps, car les transformations n'ont pu être que lentes et progressives. Darwin et ses adeptes invoquent un autre facteur : la sélection naturelle. De même que l'homme arrive à améliorer les espèces végétales ou animales, la nature aurait permis à certaines espèces de subsister et de s'améliorer, de telle sorte que dans la lutte pour la vie ce serait le plus apte qui aurait survécu.

Chacun de ces systèmes apporte, bien entendu, des arguments à l'appui de ses dires. Nous ne nous y arrêterons pas. Ces systèmes sont-ils acceptables au point de vue de la foi ? Telle est la seule question qui nous intéresse ici. Le fixisme n'a rien d'incompatible avec la foi, mais il ne s'impose pas. Je tiens à le dire pour répondre aux objections des évolutionnistes qui le présentent à la fois comme la seule théorie permise aux catholiques et comme un système scientifiquement faux. Il reste donc une place pour l'évolutionnisme à côté du *Credo* catholique, à deux conditions toutefois. La première, c'est qu'on évite d'utiliser l'évolutionnisme pour expliquer ce qu'il ne peut pas expliquer, à savoir l'origine du monde. Certains de ses tenants ont prétendu que, le monde actuel étant le résultat de transformations successives, il était inutile de placer Dieu à son origine. Il y a là un vice de raisonnement facile à saisir et que nous avons déjà signalé. Il n'y a que ce qui existe qui puisse se transformer ; il reste donc à dire d'où vient le premier être existant, si minime qu'on puisse le supposer. La deuxième condition à laquelle nous acceptons l'évolutionnisme, c'est qu'on fasse une place à part à l'homme, qui ne peut descendre d'une espèce animale, quel que soit le nombre des transformations et quelle que soit la longueur de temps que l'on imagine. La raison est d'accord avec la foi pour s'opposer à cette descendance, car l'intelligence creuse entre l'animal et l'homme un fossé trop profond pour qu'il ait jamais pu être comblé.

Sous ces deux réserves, l'évolutionnisme peut être adopté par un catholique. Il l'a d'ailleurs été même par des Pères de l'Eglise et par des théologiens dont l'orthodoxie est à l'abri de tout soupçon.

III

Pourquoi Dieu a-t-il créé le monde ? C'est la troisième question qui doit nous occuper ce matin. Dieu, qui est l'être infiniment sage, n'a pas agi, comme pourrait le faire une créature, par caprice ; il a eu certainement un but et un but qui ne peut être que très sage.

A y regarder de plus près, on constate que ce but est double : la gloire de Dieu lui-même et le bien des créatures. Ce second but, le bien des créatures, est assez facile à saisir. Le premier, la gloire de Dieu, pourrait prêter à équivoque. On pourrait s'imaginer, en effet, que Dieu avait besoin du monde pour sa gloire. Ce serait une erreur, car Dieu se suffit à lui-même et, s'il avait besoin des créatures pour ajouter quelque chose à sa gloire, il ne serait plus l'être indépendant, autant dire qu'il ne serait plus Dieu. Dans quel sens faut-il donc affirmer que le monde a été créé pour la gloire de Dieu ? En ce sens que, si le monde pouvait parfaitement ne pas exister sans qu'il en coûtât quoi que ce soit à la gloire divine, sans que Dieu fût en rien diminué, du moment que le monde existe, il ne peut avoir d'autre but que de glorifier Dieu. Ainsi se trouvent condamnées les prétentions des hommes à agir pour leur profit ou leur gloire personnels, sans se soucier de la gloire de Dieu, parfois même en la lui refusant. Les créatures dépourvues d'intelligence glorifient Dieu par le fait même de leur existence, par leur beauté et par leurs actes, toutes choses qui proclament la puissance, la sagesse et l'intelligence de leur créateur. C'est dans ce sens que le Psalmiste s'écrie : « Les cieux racontent la gloire de Dieu, » ou encore qu'il invite la création entière à louer le Seigneur. Mais l'homme a le devoir de se servir de toutes ses prérogatives pour offrir à Dieu

la gloire qu'il attend de lui. Loin d'être pour lui une déchéance, ce sera bien plutôt un honneur que d'employer son intelligence et sa volonté libre à reconnaître par sa soumission la grandeur et la souveraineté de Dieu. C'est pourquoi tout homme qui refuse à Dieu cette soumission renonce volontairement, pour un bien passager et illusoire, au bien réel et durable pour lequel Dieu l'a créé.

Ces réflexions nous permettent de comprendre déjà le second but de la création, le bien de l'homme ; car, si celui-ci répond à l'attente de Dieu et accomplit son devoir, il recevra une récompense. Nous savons d'ailleurs que cette récompense n'est pas de l'ordre purement naturel, mais que Dieu l'a voulue, par un décret de sa miséricorde, surnaturelle. Cette récompense surnaturelle, la vie de Dieu lui-même communiquée à l'homme dès ici-bas par la grâce et au ciel par la vision béatifique, est donc un des buts, quoique indirect, de la création. Je dis indirect, car la sagesse de Dieu n'exigeait pas que l'homme fût élevé sur le plan surnaturel et on pourrait fort bien concevoir l'homme demeurant sur le seul plan naturel. Il n'en reste pas moins vrai que Dieu, ayant conçu cette merveille qui se nomme l'adoption divine, par laquelle l'homme devient enfant de Dieu et héritier de son royaume, a créé le monde pour la rendre possible.

A ne se placer qu'au seul point de vue naturel, la création est déjà un immense bienfait. Dieu nous a fait don de l'existence ; il a créé tous les autres êtres pour le service de l'homme, c'est-à-dire pour satisfaire aux besoins de sa vie physique, intellectuelle et morale. C'est dans ce sens que l'homme peut être appelé le roi de la création, car, ne l'oublions pas, si certaines créatures peuvent malheureusement contribuer à son mal, si lui-même trouve en sa propre nature des occasions de mal, ce mal n'a pas été voulu par Dieu. Il n'est que la conséquence de la désobéissance de l'homme, du péché.

* *

Cet article de notre symbole : « Je crois en Dieu, créateur du ciel et de la terre, » doit donc nous inspirer une vive reconnaissance à l'égard de notre Créateur, qui nous a fait sortir du néant et qui a fait sortir du néant tous les autres êtres pour nous. Il nous rappellera aussi notre absolue dépendance à l'égard de celui sans qui nous ne serions pas et nous ne pourrions pas être, et il nous invitera à entrer dans les vues du Créateur en cherchant toujours dans les créatures notre vrai bien, c'est-à-dire notre sanctification, en contribuant dans la mesure de notre pouvoir au bien des autres et en glorifiant par notre libre soumission l'Auteur de toutes choses. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LA LITURGIE

XVII

LES OFFICES LITURGIQUES : LES CINQ PREMIÈRES HEURES CANONIALES

Mes frères,

La psalmodie des différentes heures de l'office divin dont je vous ai parlé, incombe spécialement aux habitants des cloîtres et aux ecclésiastiques, consacrés par vocation au ministère de la prière. Toutefois, comme quelques-unes de ces heures canoniales sont encore à certains jours célébrées dans nos églises, je veux vous en dire quelques mots, afin que vous puissiez y prendre part avec plus d'intérêt et plus de profit.

I

Les premières des heures canoniales sont les Matines et les Laudes. Les paroissiens destinés aux fidèles ne renferment guère que celles de Noël, des trois derniers jours de la Semaine Sainte, de Pâques, de la Pentecôte et de l'office des morts. Cela suffit pour que vous puissiez vous faire une idée de la composition de cet office.

Les Matines sont ainsi appelées et chacune des trois parties qui les composent porte le nom de nocturne parce que régulièrement cet office devrait être célébré au milieu de la nuit, comme le sont encore aujourd'hui les Matines de Noël. C'est ainsi, je vous l'ai dit, qu'elles le sont chaque nuit dans les monastères. Mais pour plus de commodité, lorsqu'on les célèbre dans nos paroisses, on le fait, soit la veille, le soir — c'est ainsi que sont chantées les Ténèbres de la Semaine Sainte, — soit le matin même du jour, comme nous le faisons pour les funérailles.

La plupart du temps, l'office de Matines commence par les invocations : « *Domine, labia mea aperies...* » et « *Deus. in adjutorium...* » par lesquelles le célébrant demande à Dieu pour lui-même et pour les assistants la grâce de bien célébrer l'office. Vient aussitôt l'*Invitatoire,* qui consiste dans le psaume *Venite exsultemus,* entre les versets duquel on intercale un refrain qui varie avec la fête et se rapporte à celle-ci. « *Christus natus est nobis, venite, adoremus.* Le Christ est né, venez et adorons-le, » chantons-nous à Noël.

L'Invitatoire est suivi, sauf à l'office des morts, d'une hymne qui, comme toutes les hymnes, est une louange à Dieu, destinée à être chantée, et qui dans ce but est divisée en strophes mesurées.

Vient ensuite le chant des trois nocturnes. Chacun d'eux comporte trois antiennes et trois psaumes.

L'antienne est une courte invocation ou sentence tirée du psaume ou inspirée de la fête et qui précède et suit le psaume. Les psaumes eux-mêmes, qui constituent le fond de l'office divin tout entier, sont des hymnes sacrées et poétiques divinement inspirées et qui pour la plupart ont été com-

posées par le saint roi David. Ces psaumes ont pour objet les attributs et les bienfaits de Dieu, de grands événements passés ou futurs, les devoirs et les besoins de l'homme, tous les sentiments de piété qui peuvent animer le cœur humain. « Jamais, dit Lamartine, la fibre humaine n'a résonné d'accents si intimes, si pénétrants, si graves. Jamais la pensée ne s'est adressée si haut et n'a crié si juste. Jamais l'âme de l'homme ne s'est répandue devant Dieu en expressions et en sentiments si tendres et si déchirants. Tous les gémissements du cœur humain ont trouvé leurs voix et leurs notes sur les lèvres et sur la harpe du barde sacré. »

Aux trois psaumes de chaque nocturne succèdent, après le chant d'un verset, trois leçons ou lectures et trois répons. Les trois leçons du premier nocturne sont tirées de la Sainte Ecriture, celles du second nocturne de la vie du Saint dont on fait la fête et celles du troisième nocturne des homélies des Pères de l'Eglise sur l'Evangile lu à la messe de cette fête.

Les répons sont des paroles qui se disent après les leçons à Matines ou après le capitule aux petites Heures et à Complies ; ces derniers sont appelés « répons brefs. » Ils sont généralement tirés de l'Ecriture Sainte et sont comme les échos des leçons ou du capitule. Le neuvième répons est la plupart du temps remplacé par le *Te Deum,* qui est, vous le savez, une hymne de louange et de reconnaissance attribuée à S. Ambroise et qui, après avoir exalté la Sainte Trinité et Notre-Seigneur lui-même, se termine par d'ardentes supplications.

Sauf aux Ténèbres de la Semaine Sainte et à l'office des morts, chaque nocturne est suivi d'une absolution et chaque leçon précédée d'une bénédiction donnée par le célébrant à celui qui la chante ou la psalmodie.

II

Les Matines sont un office de nuit. Elles ont pour but de consacrer à Dieu un temps que beaucoup utilisent pour satisfaire leur paresse ou accomplir le mal. Elles visent aussi à faire de la louange divine une prière perpétuelle, selon le précepte de Notre-Seigneur : « Priez sans interruption. » Aussi, dès les premiers siècles de l'Eglise, nous trouvons mentionnés des ascètes qui viennent à l'église la nuit pour y psalmodier.

Les Laudes, qui doivent être célébrées à l'aurore, sont comme le premier sacrifice qui jadis était offert dans le Temple. Elles rappellent l'heure où Jésus-Christ sortit du tombeau. Aussi est-ce une heureuse pensée qui a inspiré, dans certaines paroisses, la coutume de les chanter le matin de Pâques avant la communion pascale des hommes.

Cet office ne forme qu'une seule heure canoniale avec Matines. Comme le mot *Laudes,* qui signifie *louanges,* l'indique, les quatre psaumes et le cantique des trois enfants dans la fournaise, qui constituent cet office, sont surtout des chants de louanges. Ils sont suivis d'un capitule qu'on retrouve également à toutes les autres Heures de la journée. C'est un court passage de l'Ecriture emprunté généralement à l'Epître de la messe. Au capitule succèdent le chant d'une hymne, d'un verset, puis le *Benedictus* accompagné de son antienne. Le *Benedictus* est pour les Laudes ce que le *Magnificat* est pour les Vêpres et le *Nunc dimittis* aux Complies. Ce sont trois cantiques tirés de l'Evangile et c'est pour ce motif que tous les fidèles, femmes et hommes, doivent se lever pendant qu'on les chante, comme on se lève par respect à la messe pendant le chant du saint Evangile. Le *Benedictus* de Laudes, en particulier, est le cantique par lequel Zacharie célébrait à l'avance les grâces que le Rédempteur apportait au monde et exaltait la vocation de son fils Jean, destiné à être le précurseur du Messie.

Les Laudes se terminent, comme toutes les Heures canoniales, par le chant d'une oraison qui n'est autre que la collecte de la messe du jour, par le *Benedicamus Domino* et un pieux souvenir pour les trépassés : « *Fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace.* »

III

A moins de vous trouver en une cathédrale à l'heure où on les psalmodie ou de visiter un monastère où ils sont célébrés chaque jour, vous n'aurez guère l'occasion d'assister aux offices de Prime, de Tierce, de Sexte et de None.

Appelés « petites Heures » parce que, comparés aux autres Heures canoniales, ils sont plus courts et chantés avec moins de solennité, ces quatre offices commencent par *Deus in adjutorium* et une hymne, toujours la même, sauf celle de Tierce qui, pendant l'octave de la Pentecôte, est remplacée par le *Veni creator.* C'est à l'heure de Tierce, à neuf heures du matin, en effet, que le St-Esprit descendit sur les Apôtres réunis dans le Cénacle. Cette hymne est suivie de trois psaumes précédés et suivis d'une unique antienne, d'un capitule suivi de son répons bref et d'une oraison. Prime renferme de plus diverses prières dans lesquelles célébrant et assistants offrent à Dieu la journée qui commence et lui demandent la grâce de la bien passer. Cette première Heure, ce premier office du jour est comme la prière du matin liturgique de l'Eglise, aussi plusieurs des oraisons qui la composent ont-elles été insérées dans la prière du matin à l'usage des fidèles.

Prime, qui se récite au commencement du jour, alors que le soleil paraît à l'horizon, nous rappelle le Soleil de justice, *Jésus-Christ,* qui s'est levé sur la terre pour l'éclairer de sa lumière et la réchauffer de son amour. C'est l'heure aussi où Notre-Seigneur fut si cruellement humilié chez Caïphe et traîné au tribunal de Pilate et où, deux jours après, les saintes femmes vinrent au sépulcre pour embaumer son corps qu'elles n'y trouvèrent plus.

Tierce, appelée l'Heure sainte parce qu'elle est ordinairement suivie de la messe, est l'heure où Notre-Seigneur fut condamné à mort et où, comme je le disais tout à l'heure, le St-Esprit descendit sur les Apôtres. Sexte est l'heure où Notre-Sei-

gneur fut cloué sur la croix et dressé sur le Calvaire entre le ciel et la terre. None, enfin, est l'heure où Notre-Seigneur consomma son sacrifice en mourant sur la croix.

M. f., vous n'avez pas souvent, je le répète, l'occasion d'assister à ces différents offices ; faites-le chaque fois que vous en avez la possibilité. En tout cas, soyez heureux de penser que chaque jour des milliers de bouches, que vos pasteurs en particulier les récitent en votre nom et pour vous, et unissez-vous à eux par la pensée et l'intention. Ainsi soit-il.

CARÊME SUR LA VIE CHRÉTIENNE D'APRÈS LES PARABOLES

III

LE RICHE INSENSÉ, OU LE SENS DE LA VIE

Mes frères,

Deux actes, deux scènes, deux tableaux.

Le premier tout en couleurs, brillant, radieux, ensoleillé comme la vie telle qu'on la rêve et pour laquelle on lutte, où les prévisions n'ont fait place ni aux aléas, ni aux ombres, ni au tragique.

Le second, sombre comme un ouragan imprévu, rapide comme l'éclair qui déchire les nuages, foudroyant comme la décharge du tonnerre.

Deux répliques, deux oppositions, deux antithèses, semblables à celles des dialogues de Corneille. La première, celle du rêve, du matérialiste pratique qui ne songe qu'à jouir, de l'insensé qui ne voit que le moment présent. La seconde, celle de la réalité, de l'homme qui a pesé le problème de la destinée, du sage dont le regard ne perd jamais de vue l'essentiel.

Deux actes, dont le dernier réduit à néant, dans un dénouement tragique, tous les beaux projets échafaudés et entrevus dans le premier ; deux antithèses, dont la dernière est la revanche du réel sur le mirage de nos perspectives humaines, voilà toute la parabole évangélique du riche insensé, qui pose d'une façon pathétique le problème primordial de notre destinée.

Premier acte : un riche propriétaire terrien après les récoltes ; l'année a été exceptionnellement bonne. Il faut bien que ce soit l'abondance, puisqu'il en convient : car le paysan est finaud, retors, madré, et ne laisse dire que l'année a été bonne que s'il a fait des affaires d'or. De l'aisance, le voici, du jour au lendemain, porté à la fortune. Quel parti va-t-il prendre ? Il réfléchit. C'est cela : il démolira les abris où il rentrait son grain ; il construira des engrangements plus vastes ; il y rangera en bon ordre tous les produits de sa terre : monceaux de blé, fûts de vin, jarres d'huile. Et maintenant, tranquille pour l'avenir, il se dit avec le sourire : « Allons, tu peux faire bonne chère et mener vie joyeuse, te voilà nanti pour longtemps. »

Second acte : coup de foudre, revanche du bon sens ! Soudain une voix s'élève dont le souffle renverse tous ces châteaux de rêve : « Insensé, cette nuit même on te demandera ton âme. Et à qui donc ira tout ce que tu avais mis de côté ? »

La parabole du riche insensé n'est pas une solution philosophique du problème de la destinée. Sans doute, le fait inéluctable de la mort nous fait sentir que le créé toujours éphémère ne peut remplir complètement notre cœur qui a besoin d'éternité. Mais cette impression n'est qu'une réponse négative et ne constitue par conséquent qu'une solution d'approche.

Aussi bien, les conférences de ce Carême ne visent pas à composer un cours rapide de religion à l'usage des incroyants. Ce Carême, je le voudrais surtout missionnaire, capable d'émouvoir, de faire réfléchir, de mettre en marche à la recherche personnelle de la vérité. Il s'adresse à ceux qui croient et à ceux qui ne croiraient pas.

A ceux qui ne croiraient pas, la parabole du riche insensé pose le point d'interrogation redoutable qui est, nous le verrons par l'histoire, la préoccupation latente douloureuse des hommes, leur point névralgique ; à ceux qui croient, la parabole du riche insensé retentit comme un rappel énergique aux réalités invisibles de la foi que n'envisagent plus, bien souvent, nos courtes vues humaines ; aux uns et aux autres, la parabole du riche insensé 1° fait voir dans ses premières scènes *ce qu'est en fait la vie* à cause de l'irréflexion des hommes : la jouissance du moment présent ; et 2° elle fait entrevoir par son dénouement *ce que devrait être la vie* si les hommes réfléchissaient : la préparation de l'éternité. En définitive, elle nous invite donc à réfléchir sur le sens de la vie.

I. — *Ce qu'est en fait la vie*

Ce qu'est en fait la vie pour beaucoup ? Pour l'homme moyen, selon une expression maintenant à la mode, pour la moyenne des humains, pour la masse même faudrait-il dire peut-être, la vie, c'est celle du riche insensé, que l'on soit riche effectivement ou qu'on ne le soit que de désir ou de cœur.

On reproche volontiers aux prédicateurs leurs généralisations oratoires, leur pessimisme stéréotypé, leurs peintures insuffisamment nuancées, pour frapper plus fortement l'imagination de la foule. Sans appel aux statistiques religieuses, posons seulement une question qui suggérera, je crois, une précision relative suffisante : Ne croyez-vous pas qu'ils composent seulement une élite, ceux pour lesquels le spirituel et l'éternel entrent en ligne de compte dans l'organisation de leur vie ?

Le riche insensé, mis en scène par la parabole du Maître, est un type courant d'humanité. Pour la plupart des hommes, dans la conception pratique de la vie, il n'est question ni de Dieu, ni de l'âme, ni de l'éternité. Ils s'en tiennent au moment

présent, aux réalités immédiates, au revers matériel de l'existence, bons vivants ou gais viveurs, suivant le tempérament et l'éducation, et dans la mesure de leurs moyens.

La formule exclusive assez exacte d'une telle vie, c'est celle-ci : De l'argent pour le bien-être et le plaisir.

Oui, avant tout, n'est-ce pas, de l'argent ! C'est le nerf de la guerre... et aussi le nerf de la paix et du bonheur. On n'a rien sans lui, et avec lui on trouve tout. Il tient toutes les commandes du bonheur ; bref, selon un titre qui a tenu assez longtemps l'affiche : « Sa Majesté l'argent » est un des maîtres du monde.

Quand la raison ou l'optimisme essaie un correctif à cette mentalité, on a la réplique toute prête : « L'argent ne fait pas le bonheur, » dit la raison, — « mais il y contribue, » reprend le sens pratique. « Plaie d'argent n'est pas mortelle, » dit l'optimisme, — « mais elle est grave, » reprend toujours le sens pratique. Plus puissant que tous les courants contraires, l'argent polarise toutes les pensées, toutes les activités, toutes les préoccupations.

Là encore, qu'on ne m'accuse pas de trop foncer les ombres. Dans ses justes limites, le souci du matériel est un droit et même un devoir. Dieu a fait une loi du travail et Notre-Seigneur nous fait demander à notre P re du ciel l'argent nécessaire pour chaque jour. Mais ce qui caractérise la vie du grand nombre, c'est que soit installée en maîtresse tyrannique la question argent.

Et plus encore le mauvais usage de cet argent. Car, dans la pensée du monde, l'argent n'est qu'un moyen. Son rêve dernier, c'est celui du riche de la parabole : l'argent pour le bien-être et le plaisir : « Maintenant je puis faire bonne chère et mener joyeuse vie. »

De temps à autre, les journaux signalent bien qu'on a découvert une fortune, après sa mort, dans la paillasse d'un mendiant connu de tout un quartier ou de toute une ville : cela reste une exception. L'avare à la manière d'Harpagon est un phénomène et ne fait pas école. D'ailleurs, pour le monde, il n'est qu'un sot.

Pour l'homme intelligent, avisé, pratique au sens du monde, l'argent, c'est la porte ouverte à tout ce qui peut embellir l'existence, suivant les âges, les conditions, le tempérament et le sexe : la bonne table et les voyages, le cinéma et le dancing, le luxe et la toilette. Il en est ainsi du haut en bas de l'échelle sociale, car une des caractéristiques de notre époque, c'est, si je puis me permettre ce barbarisme, la démocratisation du bien-être, du luxe, du plaisir ; deux mots pourraient servir d'épigraphe à ces existences : plaisir et vanité. Ce n'est plus votre prédicateur, mais un romancier contemporain qui écrit — et les romanciers ont la réputation de donner du vécu : «... La bombance et le divertissement... deviennent la chose importante vers quoi convergent toutes les autres heures de la journée, l'objet essentiel de la vie. Il ne s'agit pas d'amasser durant des années de quoi se reposer un jour. Il s'agit de se procurer par le travail ou tout autre moyen de quoi se reposer tous les jours et de se reposer en noçant et en se divertissant. [1] »

« La bonne à tout faire la plus honnête ne rêve plus d'acquérir un trousseau de lingerie en prévision du mariage, mais bien d'acheter illico un renard de 400 francs pour illustrer ses promenades dominicales. La femme d'un employé mange dans des couverts d'étain pour porter des bas de soie [2]. » La servante, comme sa patronne, va se faire onduler chez le coiffeur et n'use que de la poudre et des parfums dont la marque est en vogue.

On ne conçoit pas l'existence en dehors de cette vie facile, large, brillante. Sans cela la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue. C'est la « vie heureuse » qui permet au monde de chanter son refrain que vous avez entendu au jour du carnaval : « La vie est belle ! »

Toutes les pensées et les aspirations se cantonnent dans le cercle de la vie présente, à ce qu'elle peut offrir d'agrément et de joie, à la curiosité de l'esprit et aux passions des sens, à ses frivolités et à ses amusements, écrit le lauréat du prix Nobel (1929), l'allemand Thomas Mann, qui vient de raconter sa vie dans la préface d'un volume à tirage limité, intitulé *Tristan :* « Ma vie est éblouissante. Rien ne peut égaler mon bonheur. Je suis marié ; j'ai une femme remarquablement belle, une vraie princesse, croyez-moi, et dont le père est professeur à l'Université. Je possède un somptueux appartement, situé dans le quartier le plus chic, pourvu de l'électricité et de tout le confort moderne, orné de meubles magnifiques, de tapis et d'œuvres d'art. Mon train de maison ? Nous avons à notre service trois bonnes bien stylées et je possède un chien de berger écossais. Au petit déjeuner, je mange des biscuits avec mon thé, et je porte presque exclusivement des souliers vernis. Que voulez-vous savoir de plus ? Je voyage en triomphateur. Je visite les villes, je suis invité par la société la plus lettrée, j'apparais en frac, et les gens aussitôt d'applaudir... A la suite de quoi tout cela ? Comment ? Pourquoi ? Je n'ai pourtant pas changé et je ne me suis pas corrigé. J'ai continué de faire ce que je faisais jadis, c'est-à-dire rêver, lire des livres de poètes et même en écrire. C'est ainsi que je vis délicieusement heureux [3]. »

Et quand il est entré dans le bal de cette fête continuelle, l'homme croit qu'il a retrouvé son paradis perdu.

Pourtant parfois une fausse note fait grincer les archets de l'orchestre qui mène la danse ; dans l'atmosphère saturée de sensualité de la salle de fête passe un courant d'air froid qui donne des frissons ; une subite impression d'inquiétude et de

[1] Marcel Prévost, *Revue de France*, 1924.
[2] *Ibid.*
[3] *Figaro*, 25 janvier 1930.

mélancolie assombrit les physionomies, comme si, tout masque dénoué, venait d'apparaître le vrai visage du monde.

Au fond des consciences a retenti la voix austère pareille à celle de la parabole : « Insensés, cette nuit, à l'heure même où vous croyez tenir enfin dans vos mains toutes les joies et le bonheur, on vous demandera votre âme. » Et dans la brusque déchirure et à la lumière violente de cet éclair rapide, elles ont la sensation du néant de leur vie et comme l'intuition de ce qu'elle devrait être.

II. — *Ce que devrait être la vie*

Le trait soudain par lequel s'achève la parabole évangélique est d'une profonde psychologie. L'inquiétude douloureuse de la mort — et l'inquiétude angoissée de l'au-delà qui lui succède — constitue la préoccupation essentielle des hommes, le centre de leurs réflexions, le fond de l'âme humaine. Le grand Michel-Ange traduisait le sentiment commun de l'humanité, quand il confiait tristement à Vasari : « Aucune pensée n'est en moi où la mort ne soit creusée au ciseau [1]. »

Je n'en veux pour preuve que l'apparition constante et toujours vive de cette pensée, j'allais dire : son obsession, chez les écrivains qui sont par leur talent les interprètes nés des sentiments confus de la foule. Poètes, dramaturges, romanciers rendent le même son. Chez tous traîne le même *lamento* sur le vide des illusions par lesquelles nous trompons la fuite de nos jours.

Un jour où Leconte de Lisle fait visite à Victor Hugo, il le trouve dans son petit jardin, absorbé en une méditation profonde, étranger à ce qui se passe autour de lui. « A quoi donc pensez-vous ? » lui demande à brûle-pourpoint le visiteur. — Et Victor Hugo, tiré en sursaut de ses réflexions, de répondre : « Je pense à la mort et à ce que je dirai à Dieu quand je le verrai face à face [2]. »

Au chevet de Toulet qui vient de mourir, foudroyé par une hémorragie cérébrale, on trouve un livre qu'il feuilletait encore quelques heures avant sa mort. Une feuille blanche sert de signet. Et sur cette feuille son écriture fine et nette a ébauché un poème qui commence par ces mots :

Ce n'est pas drôle de mourir
Et d'aimer tant de choses [3]...

Cauchemars de poètes, penseront quelques-uns. — Non, tourment de l'humanité que je retrouve chez les représentants attitrés de son âme et de sa vie, les romanciers.

A cette date, au lever de sa gloire qu'il vient de conquérir avec *Mon frère Yves*, l'avenir sourit au jeune Pierre Loti. Et pourtant, à cette heure même où il semble que toute pensée triste devrait s'évanouir dans l'enivrement du succès, la mélancolie, l'angoisse du temps, la hantise de la mort toujours latente dans son œuvre magique, s'exacerbe plus aiguë. C'est l'époque où l'on peut lire dans ses notes intimes jetées au courant de la plume, en toute sincérité, en tout abandon : « Ma vie s'épuise à remonter une sorte de rocher de Sisyphe qui sans doute dans un avenir prochain m'écrasera [1]. »

Même son aigu du tragique suprême de la vie, même désenchantement de sa gloire et même angoisse sous la plume d'un autre contemporain, et également au lendemain des triomphes. En 1906, l'Académie Française vient de l'appeler à son immortalité, il vient d'être élu député du premier arrondissement de Paris. Malgré cela, à cette date, Barrès enregistre dans ses *Cahiers*, que publie maintenant François Duhourcau, ce souvenir historique : « Sur la tombe de Saladin flottait un drapeau noir avec cette inscription : Salah-ed-din, le roi des rois, le vainqueur des vainqueurs, est, comme les autres hommes, l'esclave de la mort [2] »

L'écrivain réaliste lui-même n'échappe pas à cette obsession troublante. Un de ses confrères de l'Académie Goncourt nous a rapporté ce bout de dialogue saisissant entre Octave Mirbeau et lui :

« Nous passâmes l'après-midi sur la colline, devant un tendre paysage de France. Mirbeau tombait dans de lourds silences ; il ressemblait par intervalles à un homme de pierre. Après un de ces silences, il me demanda :

— Pensez-vous quelquefois à la mort ?

— Mais, fis-je, j'y pense mille fois, dix mille fois par jour...

Moi, j'y pense *comme si* j'étais mort. Peu à peu, mon cerveau se vide, il n'y a plus rien... je n'ai plus de pensée... et pourtant c'est épouvantable... comprenez-vous ça... *rien*, et ce rien, *épouvantable* ? Alors, il y a quelque chose dans le néant ?... [3]. »

Si je me suis attardé à ces citations de poètes et de romanciers contemporains, c'est, encore une fois, parce qu'ils sont les enregistreurs de la sensibilité de la foule. Ce que la foule éprouve indistinctement, confusément, vaguement, sans pouvoir se le bien exprimer, l'écrivain le traduit dans toute son intensité. Il est la parole de la multitude muette.

Je ne crois pas devoir m'excuser d'avoir prononcé ces noms dans cette chaire. Plus que les autres instructions du Carême, celle-ci est une conférence ; ces hommes, ce sont des morts et non des vivants. Je ne les ai pas appelés à témoigner en faveur de nos dogmes à côté et sur le même rang que les Pères de l'Eglise. Tout simplement j'ai cité leur histoire véridique, comme il est toujours loisible et utile au prédicateur d'illustrer sa parole par les faits.

Et nous nous reconnaissons en eux, n'est-ce pas ? puisqu'à certaines heures de désillusions,

[1] Cité par H. Bordeaux, *S. François de Sales et notre cœur de chair*, p. 100 ; Paris, Plon.
[2] Cité par le *Figaro*, 18 mai 1929.
[3] Cité par Jacques Patin, *Figaro*, 13 avril 1929.

[1] Cité par Gaston Mauberger, *Figaro*, 9 juin 1928.
[2] Cité par François Duhourcau, *Echo de Paris*, 22 avril 1929.
[3] Rosny aîné, *L'Académie Goncourt*.

d'épreuves ou de deuils, nous n'avons plus trouvé à tout ce qui enchantait jusqu'alors notre existence qu'un goût de cendre et de mort et que nous a saisis l'angoisse de l'au-delà.

* *

J'ai intitulé cette conférence : « La parabole du riche insensé, ou le sens de la vie. » Elle justifie tout aussi bien un autre titre qu'un des derniers romans d'un maître écrivain contemporain a rendu célèbre : *Le sens de la mort*. La parabole évangélique pose, sous d'autres termes, le même problème que celui de Paul Bourget.

Dans nos vies cupides, sensuelles, ambitieuses comme celle du riche insensé, ou simplement frivoles et banales, la brusque et inévitable irruption de la pensée de la mort fait surgir une interrogation angoissante sur la destinée humaine. Est-ce que tout finit avec la mort ? Est-ce que le néant d'après la tombe répondrait aux exigences vives, profondes, essentielles de notre nature assoiffée d'immortalité et d'infini ? Est-ce que nous pouvons, en toute tranquillité, accepter de fermer les yeux devant cet au-delà plein de mystère, nous boucher les oreilles à ce rappel obsédant, rester de marbre devant ce drame dont nous sommes aujourd'hui les spectateurs, mais qui nous emportera un jour dans sa ronde sans relâche ?

Pouvons-nous organiser notre vie, abstraction faite de la mort ? Voilà le point d'interrogation que la mort pose sous nos yeux au banquet de la vie comme cette main invisible qui traçait sur le mur du banquet de Balthasar : *Mane, Thecel, Phares.*

Lamartine écrivait sur la tombe de son ami Aimé Martin [1] : « Dieu... a créé la mort pour nous faire regarder au delà du tombeau [2]. » Philosophes et théologiens peuvent chercher chicane à un poète romantique sur l'abus d'un grand mot et l'inexactitude d'une pensée : Dieu n'a pas créé la mort, puisque la mort est le fait de l'homme pécheur et non du Dieu créateur. Mais le fond de la pensée reste vrai : la mort nous fait inévitablement regarder au delà du tombeau.

A cette invitation on peut certes répondre par l'inattention volontaire, par l'évasion, par l'oubli : « La charmante rapidité de ma vie ! écrit Barrès dans ses cahiers. Je suis passé comme en automobile au milieu de provinces variées. Heureusement, je n'ai pas eu le temps de rien approfondir... Si je meurs à peu près aisément, j'aurai été un homme heureux, à condition toujours de n'y pas réfléchir [3]. »

A ceux-là Pascal a répliqué dans sa haute sagesse : « ... Les hommes n'ayant pu guérir la mort... se sont avisés pour se rendre heureux de ne point y penser ; c'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux ; mais c'est une consolation bien misérable, puisqu'elle ne va pas à guérir le mal, mais à le cacher simplement pour un peu de temps, et qu'en le cachant elle fait qu'on ne pense pas à le guérir véritablement. » Ce qui explique l'apostrophe sévère du Maître de la parabole : *Stulte !* O insensé, ô fou !

Pour l'homme sage, raisonnable, réfléchi, ne vous semble-t-il pas qu'il y a une autre réponse à donner, celle que suggérait l'illustre Mgr Deschamps, quand il disait à ses prêtres, au jour de son sacre : « Priez pour que la pensée de la fin soit la lumière du commencement et de la suite de mon épiscopat. »

Prions, m. f., pour que la pensée de la fin soit la lumière de toute notre vie. O mort, je te remercie de la lumière que tu jettes dans mes ténèbres. Ainsi soit-il.

[1] Mort le 22 juin 1847.
[2] Cité par l'*Ami du Clergé*, 21 janvier 1926, p. 88.
[3] Cité par F. Duhourcau, *Echo de Paris*, 22 avril 1929.

A L'ÉCOLE DES SAINTS

XIII

LA CHAIRE DE S. PIERRE A ANTIOCHE : LA FONDATION DE L'ÉGLISE

Mes frères,

« Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » C'est par ces paroles célèbres que N.-S. Jésus-Christ a constitué S. Pierre le chef visible de la grande communauté chrétienne et qu'il lui a conféré, avec le pouvoir de gouvernement, la charge de répandre la vérité divine dans toutes les nations de l'univers.

I

A vrai dire, lorsqu'après l'Ascension du divin Maître l'Apôtre prédestiné voulut se mettre à l'œuvre, il se trouva en face d'un labeur inouï et de difficultés humainement insurmontables. Il voyait devant lui l'immensité des peuples païens, tenaces dans leurs erreurs plusieurs fois séculaires, orgueilleux de leur civilisation raffinée, entêtés à garder un genre de vie qui s'accommodait si bien de tous leurs vices et souverainement méprisants pour les Juifs qui formaient une race détestée. Comment entrer en lutte avec les rhéteurs subtils de l'Attique ? Comment braver la puissance des Césars, dont les légions dominaient le monde ?

Chez ses compatriotes eux-mêmes, Pierre ne pouvait rencontrer que des déboires. Les tenants de l'Ancienne Loi étaient exaspérés par la prédication et les miracles du Christ ; les sectes les plus hostiles les unes aux autres, des Sadducéens aux Pharisiens, finissaient toujours par s'unir lorsqu'il s'agissait d'accabler la mémoire de Jésus ou de persécuter ses premiers disciples. Contre Rome, Athènes et Jérusalem, contre toutes les forces de la violence, de la sagesse, des traditions humaines, le premier pape ne pouvait employer que le zèle de ses quelques compagnons d'apostolat, obscurs comme lui, comme lui ignorants et dédaignés. La bataille qui s'annonçait serait donc celle du pygmée contre les géants ; son issue ne

pouvait faire aucun doute et nul, sous peine d'être taxé de folie, n'aurait osé prédire aux champions qui allaient combattre pour l'Evangile le plus pâle, le plus fugitif succès.

Pierre, pourtant, ne se troubla pas. Il savait, lui, ce que nul sage de ce monde n'avait pu prévoir ; il connaissait l'élément surnaturel qui allait renverser toutes les valeurs ; il était sûr que la puissance de la croix conquerrait infailliblement le monde. Sans tarder, il se mit à l'ouvrage, secondé par ses amis fidèles.

Avant de s'en aller au loin propager la doctrine chrétienne, il jugea fort sagement que la première chose à faire était d'organiser la communauté judéo-catholique de Jérusalem. Ce fut alors seulement que les Apôtres, certains d'avoir établi une première base solide, commencèrent à rayonner sur les contrées plus éloignées. Leur premier départ ne fut pas définitif, puisque nous les retrouvons, aux environs de l'an 51, rassemblés de nouveau à Jérusalem pour une réunion dont l'importance est capitale, puisqu'il s'agit du premier concile œcuménique.

Ce n'est pas trop s'avancer dans les domaines de l'hypothèse que de supposer qu'ils profitèrent de leur rencontre pour se raconter mutuellement les résultats de leurs travaux, pour s'encourager réciproquement et pour élaborer ensemble de nouveaux plans de conquête sacrée. Toujours est-il que, aussitôt le concile terminé, ils repartirent vers les régions que l'Esprit du Seigneur leur avait assignées. Tandis que Paul reprenait le cours de ses incessants voyages dans tout le bassin de la Méditerranée, Jean prêcha à Ephèse, d'où la persécution de Domitien l'arracha, après lui avoir fait subir le supplice de l'huile bouillante, pour le reléguer dans l'île de Patmos, où serait composée, sous l'inspiration divine, l'Apocalypse. S. Jacques le Mineur, le cousin de Jésus, resta comme évêque à Jérusalem, où l'attendait le martyre ; S. Barthélemy poussa, dit la tradition, jusque dans les Indes, cependant que Philippe prêchait en Phrygie, Thomas chez les Parthes, André chez les Scythes, Simon en Perse et en Babylonie. Ainsi des autres. Ainsi, également, des disciples, parmi lesquels Marc et Luc écrivirent, sous la dictée de l'Esprit-Saint, des évangiles, tandis que d'autres, tels que Timothée et Tite, ordonnés évêques ou prêtres, se consacraient à instaurer et à développer les communautés confiées à leur garde.

Progressivement, le rayon d'influence de l'Eglise s'étendait sur l'univers alors connu. Les conversions étaient lentes, sans doute, et maintes fois difficiles à obtenir ; mais elles finissaient par se multiplier, si bien que, dès la fin du Ier siècle, il n'y avait plus de cité, si peu importante soit-elle, qui n'eût ses assemblées de chrétiens. Les promesses de Notre-Seigneur n'auraient d'ailleurs pu être vaines. Puisqu'il avait annoncé la victoire, la victoire devait venir.

Tandis que ses collègues du groupe apostolique opéraient ainsi des merveilles dans toutes les parties du monde, Pierre, chef suprême de l'Eglise, était loin de rester inactif. Il était normal pour lui de se réserver l'entreprise la plus importante, mais la plus redoutable : celle de monter à l'assaut de Rome, qui devait devenir la capitale de la chrétienté comme elle l'était de l'empire. L'Apôtre ne faillit pas à son devoir. Malgré les difficultés et les périls faciles à prévoir, il se mit en route vers le destin que lui assignait la Providence.

Mais comme la voie était longue, il voulut que son passage ne restât pas stérile. Voilà pourquoi, dans sa marche vers l'Occident, il s'arrêta plus ou moins longuement partout où il jugea qu'il y avait du bien à faire et des âmes à gagner à Dieu. C'est ainsi qu'il établit provisoirement son siège épiscopal dans la populeuse cité d'Antioche. De là son influence pourrait se répandre sur une vaste zone : il était important de ne pas négliger une ville qui dominait sur de grandes contrées.

S. Pierre pensait avec raison que Rome ne perdrait rien pour attendre et que d'autres populations gagneraient à entrer en contact avec lui. Alors que, depuis son départ de Palestine, il avait toujours été un pèlerin errant, il s'installa cette fois pour une halte plus longue. Il voulut, pour quelque temps au moins, être vraiment, lui l'évêque universel, l'évêque particulier de la cité à laquelle il demandait asile. L'Eglise a tenu à conserver ce souvenir touchant. C'est pourquoi elle célèbre la fête de S. Pierre à Antioche, et S. Augustin lui-même, dans son quinzième sermon sur les saints, prend soin de nous avertir que cette solennité, déjà très ancienne de son temps, avait été établie par les vétérans de l'Eglise, ce qui la rend plus vénérable encore.

Mais Antioche n'était pas le but définitif de la mission assignée à S. Pierre. Quand tout fut organisé et mis en ordre, il reprit son bâton de voyageur. Il chemina jusqu'aux rives du Tibre, où les faux dieux semblaient le braver du haut de leur Capitole, où les empereurs le menaceraient bientôt, où les bourreaux devaient le crucifier, mais où sa parole, sa foi, son sacrifice établiraient pour jamais le trône éclatant du Christ.

II

La propagation de l'Eglise, dans les circonstances que nous venons d'indiquer, constitue un véritable miracle d'ordre moral. Alors que toutes les puissances terrestres, l'or, les passions, les gouvernements, les coutumes transmises depuis des siècles s'opposaient désespérément à l'intrusion d'un dogme pénible, austère, crucifiant, il a suffi de douze pauvres Juifs, dont beaucoup étaient illettrés et sans relations, pour bouleverser la morale officielle, pour substituer une civilisation nouvelle à l'ordre ancestral reconnu par tous. Comment expliquer ce prodige si l'on se refuse à admettre que les Apôtres étaient dépositaires d'une énergie qui dépasse les forces terrestres et qui ne pouvait leur provenir que du ciel ?

La solution catholique donne seule la clef de

l'énigme. Ce n'est pas diminuer le mérite des disciples du Christ et des martyrs de la foi que de proclamer que leur victoire a été due, avec leur collaboration généreuse mais infime, à Celui que, vingt siècles après eux, nous appelons encore « le Père tout-puissant. » Et ceci constitue un argument de plus pour servir à démontrer la divinité de l'Eglise. Au reste, les âges qui se sont succédé n'ont fait que confirmer cette démonstration. Après s'être péniblement établi à Rome, grâce au sang répandu à flots, le catholicisme paraissait ne pouvoir jouir que d'une sécurité éphémère. Un ennemi plus formidable que les Augustes proscripteurs apparaissait à l'horizon. Il s'agissait de hordes mongoles ou germaniques qui avaient pressenti la décadence de l'empire et se ruaient à la curée. Parmi ces barbares, les uns étaient païens, et ce n'étaient pas les plus sectaires. D'autres devaient venir bientôt qui, au nom de l'hérésie arienne, égorgeraient à foison les défenseurs de la vérité.

Devant l'invasion sans cesse renouvelée, les autorités militaires et civiles s'étaient reconnues impuissantes. Les empereurs mêmes avaient pris le parti de la fuite et avaient réfugié leur paresse dorée dans l'asile somptueux de Byzance. L'Eglise, seule, resta debout. Elle connut alors d'autres sacrifices ; elle eut à laisser immoler d'autres de ses victimes. Mais son courage surhumain dompta les hordes farouches. Il y a un fait historique que l'on ne saurait trop souligner : c'est que le catholicisme seul a empêché le monde, dans les IVe et Ve siècles, de retomber dans la sauvagerie, et c'est aussi que ce résultat a été obtenu beaucoup moins par la résistance des milices que les abbés et les évêques enrôlaient comme ils le pouvaient, que par le céleste prestige qui émanait de leurs personnes.

Geneviève n'était qu'une petite moniale ; c'est pourtant elle qui a préservé Paris. Aignan à Orléans, Loup à Troyes, Privat à Mende, et tant d'autres, n'avaient à leur disposition, pour refouler les incursions teutonnes, que le courage qu'ils puisaient dans l'amour de leurs fidèles et de Jésus. Quand S. Léon Ier arrêta Attila aux portes de Rome, il ne se fit point escorter par des légions, d'ailleurs introuvables. Les défenseurs des cités menacées n'avaient qu'une arme, mais c'était la croix.

La croix : c'est ce mot qui explique le développement sans pareil de cette religion que Jésus n'a voulu fonder qu'en la fertilisant de son sang. Si sceptique que l'on soit, on est donc contraint de reconnaître qu'une vertu plus haute que les courages humains a présidé aux origines du christianisme. Si nous ne craignions point de nous égarer au delà des limites que notre sujet nous impose aujourd'hui, nous n'aurions aucune peine à établir, preuves en mains, que l'assistance du ciel s'est perpétuée, se continue encore et se poursuivra jusqu'à la fin des temps, en faveur de l'Eglise catholique. Nous aurons, sans doute, l'occasion de revenir là-dessus. Pour ce matin, bornons-nous à constater, ce qui est indéniable, que Dieu n'abandonne pas ses fidèles et qu'il dirige le cours des événements de telle façon que, malgré les vicissitudes humaines, ils tournent finalement à l'intérêt de sa gloire et de notre salut.

Il faut pourtant ajouter une remarque. Si les merveilles qui ont présidé à la fondation de l'Eglise et qui, plus discrètement peut-être, se multiplient encore de nos jours pour garantir sa pérennité, méritent notre admiration et nos ferventes actions de grâces, cela ne nous dispense nullement de coopérer, autant qu'il est en nous, à la propagation de la foi. Par le baptême nous sommes devenus enfants de Dieu ; mais la confirmation nous a conféré un rôle plus viril : elle nous a faits soldats du Christ. Ce titre nous impose la charge de travailler et de combattre pour promouvoir les intérêts de la cause que nous avons à défendre. Il serait vraiment trop commode de dire pieusement : « Je crois en Dieu et en la Sainte Eglise catholique » puis de se reposer béatement au coin de son foyer, sans se demander si l'Eglise et Dieu n'exigent pas notre concours contre les adversaires qui ne cesseront jamais de les haïr et de les poursuivre.

Nous nous trouvons intéressés au premier chef à développer notre zèle, car en fin de compte, c'est nous qui bénéficierons du bien que nous aurons réalisé. Le Seigneur n'est pas un ingrat. Tout au contraire, s'il nous demande notre participation à son œuvre, c'est pour pouvoir nous accorder la récompense de nos efforts. Sans doute, comme disait Jésus dans la nuit de son agonie, si Dieu voulait assurer à lui seul le triomphe de son Eglise, il n'aurait nul besoin de nous et rien ne lui serait plus facile que d'envoyer des légions d'anges pour dompter la terre rebelle. Mais il nous fait cet honneur de nous enrôler dans sa milice. Heureux ceux qui sauront comprendre le prix de la grâce ainsi proposée ! Plus heureux encore ceux qui n'hésiteront ni devant les fatigues, ni devant les humiliations, ni devant les sacrifices héroïques, afin de prouver leur inviolable fidélité à cette Eglise dont Dieu veut le règne et contre laquelle les autorités infernales ne prévaudront jamais !

Nous avons pour nous les promesses d'une pérennité sans égale. A nous seulement de devenir dignes d'un rôle pénible sans doute, mais qui sera rémunéré, mieux encore que par les couronnes célestes, par l'amour divin et l'union indéfectible avec le Seigneur. Que rien donc ne puisse nous troubler ni nous faire hésiter dans notre défense de l'Eglise. Plus nous nous serons immolés, plus aussi notre récompense sera glorieuse et plus notre revanche éclatera aux yeux du monde désormais vaincu. Aimons donc l'Eglise, souffrons pour l'Eglise, sachons, s'il le faut, mourir pour l'Eglise. Même si les chefs humains de l'Eglise ne connaissent pas nos efforts, Dieu les considère et les aime. Ce sera lui qui les jugera.

EXPLICATION DU CATÉCHISME

10e LEÇON

IVe ARTICLE DU SYMBOLE : LE MYSTÈRE DE LA RÉDEMPTION

Q. 91. — *Qu'est-ce que le mystère de la Rédemption ?*

R. — *Le mystère de la Rédemption est le mystère de Jésus-Christ souffrant et mourant sur la croix pour racheter tous les hommes.*

Savez-vous, mes enfants, ce que veut dire le mot *racheter* ? Il a plusieurs sens.

1o Racheter une faute, c'est faire une bonne action pour mériter et obtenir le pardon de cette faute : Jean a fait la mauvaise tête ; pour obtenir son pardon, il vient offrir ses services à sa maman.

2o Racheter un bien, un champ par exemple, c'est payer une certaine somme pour avoir le droit de posséder de nouveau ce bien, ce champ : Pierre avait un bon champ ; il l'a échangé contre un autre terrain ; mais, s'apercevant qu'il a fait une mauvaise affaire, il veut rentrer en possession de son champ : il paie le prix convenable et en devient de nouveau propriétaire.

3o Racheter ses défauts par ses qualités, c'est compenser ses défauts par ses qualités : Paul ne cède pas volontiers : c'est un défaut. Mais, en revanche, il montre beaucoup d'énergie et d'application au travail : c'est une qualité qui compense le défaut.

Quand on dit que Jésus-Christ a racheté les hommes, on affirme que :

1o Il a offert à Dieu ses vertus : son humilité, son obéissance, son amour, pour leur mériter et leur obtenir le pardon de leurs péchés ;

2o Il a offert à Dieu ses souffrances, son sang et sa mort en paiement pour leur obtenir le droit de posséder de nouveau l'amitié de Dieu dès cette vie, et, après la mort, le bonheur du ciel, droit perdu par le péché originel ;

3o Il a offert à Dieu ses vertus comme compensation, dédommagement de leurs péchés.

Obtenir aux hommes le pardon, leur rendre les biens surnaturels perdus et dédommager Dieu du tort qui lui est fait par le péché, voilà ce qu'a accompli Jésus-Christ en souffrant et en mourant sur la croix. C'est le mystère de la *Rédemption*.

Q. 92. — *Qu'entendez-vous en disant que Jésus-Christ a racheté les hommes ?*

R. — *En disant que Jésus-Christ a racheté les hommes, j'entends qu'il a payé la dette de leurs péchés à la justice divine et leur a ouvert le ciel.*

Nous venons d'expliquer le sens de ces paroles : « Jésus-Christ a racheté tous les hommes. » Pourquoi ce rachat a-t-il été possible ? Un rachat est possible à trois conditions : 1o que celui à qui doit être racheté le bien consente à ce rachat ; 2o que celui qui veut racheter puisse le faire lui-même ou trouver quelqu'un qui s'en charge à son compte ; 3o que ce suppléant soit agréé par celui à qui on rachète.

Ces trois conditions ont été réalisées dans la Rédemption : 1o Non seulement Dieu a accepté le rachat, mais il l'a offert lui-même. 2o L'homme, étant incapable de se racheter par ses propres moyens, n'a pas eu à chercher un suppléant ; c'est Dieu qui le lui a offert. 3o Ce suppléant ne pouvait qu'être agréé par Dieu, puisqu'il l'avait offert lui-même et que celui-ci était son Fils unique, égal à lui en perfection.

Ainsi Jésus-Christ a payé la dette des hommes ; Dieu a accepté ce paiement et rendu aux hommes son amitié.

Q. 93. — *Comment Jésus-Christ nous a-t-il rachetés ?*

R. — *Jésus-Christ nous a rachetés en souffrant et en mourant pour nous, comme homme, et en donnant, comme Dieu, un prix infini à ses souffrances et à sa mort.*

A la suite du péché, l'homme a été condamné aux souffrances et à la mort. Mais il aura beau souffrir et mourir, jamais il ne pourra payer lui-même entièrement sa dette à Dieu, car rien d'humain ne peut compenser exactement l'injure infinie faite à Dieu par un seul péché. Il faut qu'à l'acte humain s'ajoute une valeur divine. C'est ce qui a été fait en Jésus-Christ : étant homme, il a souffert et est mort comme l'un de nous ; mais, étant Dieu, il a donné à ses souffrances et à sa mort un prix infini.

Le prix que nous attachons à un objet varie avec les personnes qui ont pu nous donner cet objet. J'ai reçu une médaille d'une personne inconnue : j'y tiens médiocrement. Je l'ai reçue de mon père : j'y tiens beaucoup plus, c'est un souvenir de famille. Je l'ai reçue du Saint-Père : j'y tiens encore davantage, c'est un souvenir du représentant visible de Jésus-Christ sur terre.

Le prix que nous attachons à un objet varie aussi avec les personnes à qui cet objet a appartenu. On vend très cher des objets, souvent de valeur insignifiante, qui ont appartenu aux grands personnages de l'histoire : par exemple, un livre venant de la bibliothèque de Napoléon.

Nous attachons une grande valeur à un tout petit morceau d'étoffe parce qu'il a appartenu à un saint. Du vivant même du saint Curé d'Ars, les visiteurs profitaient de l'inattention de ce dernier pour détacher, à coups de ciseaux, de petites pièces de sa soutane.

De même une parole, un sentiment exprimés par une personne de rang élevé ont pour nous un grand prix. Quand le Président de la République se déplace, il lui arrive de recevoir des compliments de bienvenue débités par un enfant ; souvent, pour remercier le jeune orateur, le Président l'embrasse et l'enfant en est très fier. Les personnes qui ont pu être reçues par le Pape et lui parler se considèrent comme très honorées.

Ces exemples nous montrent comment la valeur

d'un acte, d'une parole, d'un sentiment, d'un objet augmente avec l'importance, la dignité, la sainteté des personnes dont ils proviennent. Ainsi les souffrances et la mort d'un homme ont pris une valeur infinie aux yeux de Dieu, parce qu'elles étaient les souffrances et la mort de l'Homme-Dieu.

—

Q. 94. — *Qu'a souffert Jésus-Christ pour nous racheter ?*

R. — *Jésus-Christ, pour nous racheter, a souffert une cruelle agonie, a été trahi par Judas, flagellé, couronné d'épines, livré au supplice par Ponce-Pilate, gouverneur de la Judée, et cloué à la croix sur laquelle il est mort.*

La Passion est un sujet trop familier à nos confrères pour qu'il soit utile d'en rédiger ici le récit. Nous nous bornerons à leur proposer quelques suggestions :

1o Pour donner de l'intérêt et de la vie au récit, on pourra montrer aux enfants des images ou des projections reproduisant les principaux lieux où s'est déroulée la Passion. Pour le récit lui-même, on trouvera des détails très évocateurs dans *Ce que Jésus voyait du haut de la Croix,* par le P. Sertillanges.

2o On pourra profiter du récit de l'agonie de Jésus au jardin des Oliviers pour initier les enfants à la pratique de l'Heure Sainte, réduite par eux aux proportions convenables (un quart d'heure par exemple) et adaptée à leur mentalité.

3o Le malheureux exemple de Judas servira de point de départ pour apprendre aux enfants ce qu'est le défaut dominant, comment les défauts — spécialement le défaut dominant, le péché mignon — non combattus peuvent aboutir aux pires conséquences, et comment le désespoir, c'est-à-dire le manque de confiance en la miséricorde divine, conduit tout droit à l'enfer.

4o On leur inspirera une profonde aversion pour la lâcheté en face du devoir et la peur du « qu'en dira-t-on » : lâcheté et peur des Apôtres qui fuient, de Pierre qui renie son Maître, de Pilate qui abandonne Jésus à ses ennemis. C'est le péché actuel de beaucoup de chrétiens. On leur indiquera les moyens, que n'ont pas su employer les Apôtres, d'éviter la peur et la lâcheté : *Vigilate et orate.*

5o Le récit des souffrances physiques et morales endurées par Jésus sera utilisé comme moyen d'exciter dans leurs cœurs la contrition et le ferme propos, spécialement en vue de la confession. Les mettre en garde contre les formules creuses, le psittacisme.

6o On n'oubliera pas de leur faire comprendre que si Jésus a enduré le supplice que nous avons mérité par nos péchés, chacun de nous doit prendre sa croix avec lui : acceptation des souffrances et de la mort en esprit d'expiation. Quelques exemples d'âmes réparatrices.

7o On profitera des scènes où intervient la Sainte Vierge pour exciter et développer en eux la dévotion bien comprise à Marie, notre Mère, notre Médiatrice, notre Modèle.

8o On leur fera comprendre que la Passion et la mort de Jésus constituent l'événement le plus important de l'histoire du monde : sa préparation dans l'A. T., son accomplissement au point de jonction de l'A. et du N. T. et sa répercussion dans le temps et l'éternité pour toutes les âmes. L'indifférence en face de cet événement capital est inadmissible.

9o On pourra dès maintenant marquer nettement le rapport qui existe entre la messe et le sacrifice de la croix, et suggérer quelques moyens pratiques de bien assister à la messe.

—

Q. 95. — *Toutes ces souffrances étaient-elles nécessaires pour nous racheter ?*

R. — *Non, toutes ces souffrances n'étaient pas nécessaires pour nous racheter, puisque la moindre d'entre elles avait un prix infini aux yeux de Dieu.*

Un acte de vertu accompli par une âme en état de péché mortel ne sert à rien pour le salut de cette âme; sa valeur est zéro. Le même acte accompli par une âme en état de grâce peut avoir une valeur très variable selon que cette âme a commis plus ou moins de péchés véniels non encore expiés et pardonnés. Enfin le même acte accompli par un saint a une valeur considérable. Agrandissons cette valeur jusqu'à l'infini : ce sera la valeur de chacun des actes accomplis par Jésus dont la perfection est infinie. Ainsi, chacun de ses actes offrant à Dieu une compensation de valeur infinie, un seul suffisait pour nous racheter.

—

Q. 96. — *Pourquoi Jésus a-t-il voulu tant souffrir ?*

R. — *Jésus a voulu tant souffrir pour rendre plus de gloire à son Père, nous témoigner davantage son amour et nous inspirer plus d'horreur du péché.*

Un enfant qui aime profondément ses parents ne se contente pas de leur donner les marques ordinaires de l'affection ; il ne sait que faire pour leur en prodiguer toujours de nouvelles et de plus expressives ; il lui semble toujours qu'il n'en a pas encore fait assez pour eux. Jésus, qui est l'Amour infini, ne pouvait non plus se contenter à l'égard de son Père ni à l'égard des hommes d'un témoignage suffisant, mais qui aurait pu paraître ordinaire, de son amour. Il a voulu mettre le comble à la mesure, glorifier le plus qu'il le pouvait son Père céleste et prouver aux hommes l'amour dont son divin Cœur débordait pour eux.

Une larme versée par Jésus aurait suffi pour racheter tous les péchés du monde ; mais les hommes auraient été tentés de penser : « Si le péché n'a pas coûté plus cher à Jésus, c'est donc qu'il n'est pas une faute aussi abominable qu'on veut bien le dire. » En souffrant plus qu'il n'était nécessaire, Jésus a voulu nous inspirer une grande horreur pour le péché et nous en détourner avec

plus de force. Quand nous sommes tentés, réfléchissons aux épouvantables conséquences du péché sur la personne de Jésus, et, si nous aimons vraiment notre Sauveur, nous trouverons là un puissant motif de ne pas commettre le péché.

Q. 97. — *Où et quand Jésus-Christ est-il mort ?*

R. — *Jésus-Christ est mort à Jérusalem, sur le Calvaire, le Vendredi Saint, vers trois heures de l'après-midi.*

Jérusalem était la ville sainte du peuple juif ; c'est là que se trouvait le Temple, centre de la vie religieuse ; c'est au Temple de Jérusalem que l'on offrait les sacrifices. En voulant mourir à Jérusalem, Jésus-Christ entendait faire comprendre qu'il n'était pas venu pour enlever à Jérusalem sa qualité de ville sainte, ni pour détruire l'ancienne religion, mais plutôt pour la perfectionner en lui apportant une loi plus belle et en remplaçant le sacrifice des animaux par son propre sacrifice. Si les Juifs l'avaient voulu, le Temple de Jérusalem serait devenu la première église chrétienne où aurait été offert pour la première fois le saint sacrifice de la messe. Mais, dans leur orgueil, ils n'ont pas voulu reconnaître Jésus pour le Messie promis et le Fils de Dieu. Ils l'ont fait mourir en dehors de la ville, comme pour mieux indiquer par là qu'ils le rejetaient. La malédiction de Dieu s'est abattue sur l'ancienne ville sainte ; le Temple a été détruit et les habitants dispersés.

Le Calvaire, où Notre-Seigneur est mort, était situé au nord-ouest de la ville, tout près des remparts. C'est un monticule de quelques mètres de hauteur, arrondi en forme de crâne. C'est le sens des mots *Calvaire* et *Golgotha,* par lesquels on le désigne. C'était là que l'on exécutait les condamnés à mort. Il y avait plusieurs manières de les faire mourir. Jésus a été mis à mort par le procédé le plus douloureux et le plus humiliant, le crucifiement, réservé par les Romains aux esclaves.

Jésus est mort un vendredi vers trois heures de l'après-midi. C'était pendant les fêtes de la Pâque. La loi juive ordonnait d'immoler, à cette occasion, un agneau. Jésus remplace l'agneau pascal ; c'est pourquoi, à la messe, le prêtre lui adresse cette invocation : « Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous. »

Les pèlerins qui vont à Jérusalem parcourent le chemin suivi par Notre-Seigneur pour aller du prétoire de Pilate au Calvaire. Dans nos églises il y a un Chemin de croix composé de quatorze stations qui rappellent les principaux événements de la Passion. Nous serions très heureux d'aller à Jérusalem et de pouvoir parcourir sur place ces stations ; puisque nous ne le pouvons pas, faisons pieusement le Chemin de croix dans notre église et tâchons d'exprimer à Jésus les sentiments que nous aurions éprouvés si nous avions été là lorsqu'il a traversé Jérusalem pour se rendre au Calvaire, chargé de sa croix.

Q. 98. — *Qu'entend-on en disant que Jésus-Christ est mort ?*

R. — *En disant que Jésus-Christ est mort, on entend que son âme a été séparée de son corps, tandis que la divinité restait unie à l'une et à l'autre.*

Tant que l'âme et le corps sont réunis, l'homme est vivant. Lorsque l'âme quitte le corps, c'est la mort. Il en fut ainsi pour Jésus. Il est donc bien mort de la même mort que l'un d'entre nous. Mais Jésus était Dieu tout en étant homme, c'est-à-dire que sa nature divine était unie à son corps et à son âme. Après sa mort, son corps et son âme, bien que séparés, continuèrent à être le corps et l'âme d'un Dieu, parce que la nature divine ne s'est pas séparée d'eux. Ainsi lorsqu'on coupe un bras ou une jambe à quelqu'un, la nature humaine demeure, quoique en un sens impropre, unie et à l'individu amputé et au membre coupé ; le bras et la jambe, bien que séparés du tronc et des autres membres, sont encore un bras et une jambe d'homme.

Q. 99. — *Que veulent dire ces paroles : « A été enseveli » ?*

R. — *Ces paroles : « A été enseveli » veulent dire qu'après la mort de Jésus-Christ son corps a été détaché de la croix et mis dans le tombeau.*

Le vendredi soir, à la tombée de la nuit, commençait le sabbat. Ce jour-là, le travail était interdit. Il fallait donc se hâter si l'on voulait détacher Jésus de la croix et le mettre au tombeau. Deux de ses amis, Joseph d'Arimathie et Nicodème, allèrent demander à Pilate l'autorisation d'enlever le corps. L'ayant obtenue, ils se hâtèrent de le détacher, l'étendirent sur un linceul, y placèrent une centaine de livres d'aromates (myrrhe et aloès), enveloppèrent le corps et les aromates dans le linceul et le transportèrent dans un tombeau appartenant à Joseph d'Arimathie, situé tout près du Calvaire. Ce tombeau, tout neuf, était creusé dans le rocher et comprenait deux chambres. C'est dans la seconde que fut placé le corps. L'entrée fut fermée par une grosse pierre très lourde, en forme de meule, que les deux hommes firent rouler dans la rainure pratiquée sur le sol et qu'ils maintinrent en place avec des cales.

Ces lieux, très chers aux chrétiens, sont aujourd'hui renfermés dans l'église du Saint-Sépulcre. En entrant on a devant soi la pierre de l'onction qui rappelle l'embaumement du corps de Jésus, à droite le Calvaire et à gauche le tombeau.

LES FÊTES DE L'EGLISE

XXII

LES CENDRES

L'homme est coupable, il doit expier.

Non seulement chacun de nous a des faiblesses dans sa vie, des fautes sur sa conscience, mais l'humanité tout entière a failli. C'est pourquoi l'Eglise

nous fait méditer dans ses offices de nuit, à Matines, sur le désastre causé au monde par le péché.

I

A la Septuagésime, elle nous met sous les yeux la chute de nos premiers parents, dont elle nous fait relire tous les détails dans la Genèse. L'homme ne se contente pas de la connaissance du bien ; le démon persuade à Adam et à Eve qu'il faut qu'ils aient la connaissance du mal. Alors ils seront comme des dieux. Ils désobéissent à Dieu et sont chassés du paradis terrestre. Ils s'en vont, dans un affreux désespoir. Mais Dieu a eu compassion d'eux et il leur promet que la femme écrasera la tête du serpent maudit. Ils ouvrent donc leurs âmes à l'espérance, mais dans quelle angoisse ! *Circumdederunt me dolores mortis.*

Loin de se repentir, les hommes deviennent pires. Caïn tue son frère et la race humaine se couvre de crimes. Seul Noé demeure juste aux yeux de Dieu. Alors survient le déluge. Le genre humain est aux abois, il crie vers Dieu : « Levez-vous, Seigneur, pourquoi dormez-vous ? » chante l'introït de la Sexagésime. Dieu prête l'oreille à cette clameur. Les espérances humaines se précisent ; il choisit un homme, Abraham, qui sera le père du peuple élu. En cet homme admirable, « toutes les nations seront bénies. » Les lectures de la Quinquagésime nous font voir déjà, dans un lointain qui se rapproche, la divine figure du Rédempteur.

Ces austères méditations ont pour but de nous convaincre de l'incurable faiblesse de l'humanité et de replier ensuite notre pensée sur nous-mêmes, qui savons par expérience combien nous sommes portés au mal et qui avons tant de fois connu des chutes douloureuses. Nous sentons combien est vraie cette parole du Sauveur : « Sans moi vous ne pouvez rien faire, » et nous nous réfugions dans ses bras, nous implorons sa grâce, nous sommes envahis par d'impérieux désirs d'expiation.

Mais voici que le monde se met à la traverse de nos justes et généreuses résolutions.

Qu'est-ce que le monde ? Le monde se compose de tous les ennemis de Jésus-Christ et de l'Evangile. Le monde hait tous les disciples du Christ et il s'applique à leur tendre des pièges pour les faire tomber, apostasier même, au moins pour leur faire perdre la vie de la grâce. Il a pour complices les passions qui grondent dans notre cœur : passions de l'orgueil, passions de la chair et des plaisirs. En ce moment surtout, il invente des attraits et des appâts pour prendre les imprudents qui se laissent entraîner et pousser dans ses filets ; il bat à grand fracas le rappel des jouissances. Lui-même, d'ailleurs, ne fait qu'obéir à celui qui est « homicide dès le commencement, » homicide des âmes, homicide des corps, Satan, qui rôde autour de nous, cherchant une proie à dévorer. Et il faut avouer que le démon et le monde, coalisant leurs forces, sont bien puissants.

Quand sainte Cécile entendait les bruits ensorceleurs du monde, elle disait : « Seigneur, faites que mon cœur demeure pur ! » Comme elle, réfugions-nous dans la prière. Ne se perdent que ceux qui veulent se laisser perdre, car la grâce est plus puissante que toutes les pompes, toutes les sollicitations du monde et de Satan. Aussi bien l'Eglise a-t-elle institué des fêtes et des cérémonies qui font une diversion salutaire aux bruyants plaisirs que le monde affiche et à ses captivantes voluptés : la fête des Quarante-Heures, par exemple, — qui est aussi une fête d'expiation, — et la cérémonie des Cendres.

Après sa chute, Dieu dit à Adam : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes dans la terre d'où tu es sorti ; car tu es poussière et tu retourneras en poussière. » Cette parole douloureuse est restée dans la mémoire de l'humanité et elle a retenti à travers les siècles. Redevenir poussière, voilà donc la destinée de l'homme si orgueilleux, si fier de sa beauté, de sa puissance, de son génie ! Il n'y a pas lieu de se glorifier. C'est pourquoi Job, dans son affliction, se couvrait le corps de cendres (xvi, 16), David en faisait son pain (Ps. ci. 10), et, dans leurs grandes épreuves, les Juifs mettaient sur leurs têtes comme une couronne de cendres. Lorsque Jonas eut prêché aux Ninivites coupables : « Encore quarante jours et Ninive sera détruite, » le roi déposa ses riches vêtements, se revêtit d'un sac et s'assit dans la cendre. C'était l'écho de la parole divine qui persistait.

L'Eglise le recueillit, et elle s'en souvint surtout dans les jours de ses persécutions, qui durèrent près de trois siècles, avec des intermittences de calme et de paix. Il y eut des millions de martyrs ; mais l'homme n'est pas héroïque : il y eut aussi des défaillances sans nombre. La tourmente passée, ceux qui avaient succombé, poussés par le remords, revenaient au temple, où ils trouvaient ceux qui étaient restés fidèles, heureux et fiers d'avoir bravé les tortures et les bourreaux. Les prêtres accueillaient les coupables, recevaient l'aveu public de leurs péchés, leur imposaient des cilices et couvraient de cendres leurs têtes. Ensuite clergé et peuple se prosternaient, ils priaient en récitant les psaumes où David fait entendre les accents pénétrants du repentir de son âme. Puis on reconduisait les pénitents nu-pieds jusqu'à la porte de l'église, et l'évêque leur disait solennellement : « Nous vous chassons de l'enceinte de l'église à cause de vos péchés et de vos crimes, comme Adam, le premier homme, fut chassé du paradis terrestre à cause de sa désobéissance. »

Alors on fermait les portes du temple et les pénitents ne devaient y rentrer que le Jeudi Saint pour recevoir leur solennelle absolution.

La parole de Dieu prononcée aux premiers jours du monde conserve toute sa force et toute sa terreur.

Peu à peu, avec les siècles, les pénitences publiques disparurent, mais l'usage d'imposer les cendres demeura. On les donna à tous les fidèles. Le Pape lui-même se rendait nu-pieds de l'église Ste-Anastasie à l'église Ste-Sabine, où il célébrait la messe, pour y recevoir les cendres, accompagné des cardinaux, qui étaient aussi sans chaussures. Rien n'est donc antique et vénérable comme la cérémonie des Cendres, si propre à nous inspirer l'humilité et à nous disposer à passer saintement le Carême. Elle est comme imprégnée du plus pur esprit de l'Eglise.

II

Avant la bénédiction des cendres, on chante cette antienne : « Exaucez-nous, Seigneur, car votre miséricorde est compatissante. Selon la multitude de vos miséricordes, jetez un regard sur nous, Seigneur. Sauvez-nous, ô Dieu ! car les eaux ont pénétré jusqu'à mon âme. »

L'âme est comparée à une barque, jouet des flots, et qui fait eau de toutes parts. Cette image peint bien notre angoisse dans les tourmentes de la vie.

Le prêtre, en vêtements violets, bénit ensuite les cendres, afin qu'elles deviennent « un remède salutaire aux pécheurs qui reconnaissent leurs péchés, s'accusent eux-mêmes et les déplorent sous les regards de la divine clémence. »

« Ces cendres, nous voulons les recevoir sur nos têtes en signe d'humilité et pour mériter le pardon. Nous reconnaissons que nous sommes cendre et que pour nous punir de notre péché nous devons retourner en poussière. »

Que Dieu nous pardonne, comme il a pardonné aux Ninivites !

Ces prières dites, le prêtre asperge les cendres d'eau bénite et répand sur elles le baume de l'encens. Ensuite il s'approche de chaque fidèle et lui dit, en marquant son front du signe de la croix avec les cendres bénites : « Souviens-toi, homme, que tu es poussière et que tu redeviendras poussière. »

Ce signe sacré, il le fait sur tous, sur les vieillards proches de la tombe, sur les petits enfants aux boucles blondes, boutons de roses à peine éclos, sur le front grave de leurs mères, qui par eux préparent l'avenir, sur les jeunes fronts candides à qui la vie sourit à son aurore et qui ne songent pas que le soir vienne jamais, sur ceux qui redescendent l'autre pente et voient déjà la fin qui s'approche, tous poussière et destinés à la poussière. La poussière est notre origine et notre fin. Tout ce que nous désirons, envions, admirons, l'or, les pierreries, les beaux vêtements, tout cela n'est que poussière et que vanité. Aussi cette cérémonie des Cendres est-elle faite pour nous éclairer sur le néant de la vie et pour nous détacher du monde.

Un jour peut-être, des plaisirs, des splendeurs de la terre, de nos rêves de jouissance et de gloire, il ne nous restera que nos péchés. C'est ce que nous rappelle le chœur qui chante :

« Réparons donc les péchés que nous avons commis sans en connaître toute la gravité, de peur que soudain, surpris par le jour de la mort, nous ne cherchions le temps de la pénitence et que nous ne puissions le trouver. Regardez-nous, Seigneur, et ayez pitié de nous, car nous avons péché contre vous. »

Amendons-nous, corrigeons-nous, devenons meilleurs : *emendemus in melius*. Mais pour cela il nous faut l'aide de Dieu : « Aidez-nous, ô Dieu notre Sauveur, et pour l'honneur de votre nom délivrez-nous. »

Les fausses clartés du monde nous ont éblouis et aveuglés. Nous voyons aux clartés saines de la foi la vie dans sa réalité. La réalité, c'est que nous avons une âme, à laquelle nous ne pensons pas, que cette âme est couverte de souillures et de péchés, qu'il faut faire pénitence et changer de vie, de peur d'être surpris par la mort et de ne pas obtenir de la miséricorde divine un moment pour nous repentir. Nous ne pouvons rien sans l'aide de Dieu.

Voilà les fortes vérités que l'Eglise nous rappelle en ce jour, dans ce grave appareil, avec ces prières si touchantes qu'on ne peut les lire, et surtout les méditer, sans emporter une impression puissante de pénitence et de contrition.

XXIII

LA MESSE DU MERCREDI DES CENDRES

Elle est particulièrement touchante, cette messe du Mercredi des Cendres. L'Eglise s'y montre pleine de confiance en Dieu, empressée à stimuler le zèle et la piété de ses enfants, surtout dans l'Epître, afin qu'ils aillent à la pénitence et au jeûne comme à une fête. C'est en effet une fête spirituelle, d'où les âmes sortiront fortes et joyeuses : fortes, parce qu'elles auront lutté victorieusement, joyeuses, parce qu'elles auront goûté les âpres et douces joies du sacrifice.

L'Evangile nous apprend dans quel esprit il faut faire pénitence.

I

Les fidèles portent encore sur le front la trace des cendres, leur âme s'est humiliée sincèrement et elle demeure tremblante à la pensée de la poussière du tombeau et du jugement de Dieu. Elle se rappelle toutefois que Dieu n'est pas un maître dur, un tyran, mais un Père plein de bonté, et elle lui parle ainsi dans l'Introït :

« Vous avez pitié de tous, Seigneur, et vous ne haïssez aucune de vos créatures. Vous dissimulez les péchés des hommes pour leur laisser le temps de la pénitence, et vous leur pardonnez, parce que vous êtes le Seigneur notre Dieu. » (Sap., XI, 24-25).

« Ayez pitié de moi, ô Dieu, ayez pitié de moi, car mon âme a confiance en vous. »

La confiance appelle la piété et la piété n'a son couronnement que dans la persévérance : deux vertus que l'Eglise demande dans sa Collecte.

Puis ces pressantes exhortations de Joël, dans l'Epître :

« Voici ce que dit le Seigneur : Convertissez-vous à moi de tout votre cœur dans le jeûne, les larmes et les gémissements. Déchirez vos cœurs et non vos vêtements, et convertissez-vous au Seigneur votre Dieu, car il est bon et compatissant, patient et riche en miséricorde, et sa bonté l'emporte sur notre malice. Qui sait s'il ne se retournera pas vers vous et s'il ne vous pardonnera pas ? Alors il vous bénira, afin que vous présentiez au Seigneur votre Dieu des sacrifices et des offrandes. »

Ce qu'il demande, c'est la sincérité du repentir, c'est aussi l'affluence dans les églises, l'unanimité dans la pénitence :

« Sonnez de la trompette dans Sion. Publiez la sainteté du jeûne, convoquez l'assemblée, réunissez le peuple, dites-lui qu'il se sanctifie... Que les prêtres et les ministres du Seigneur pleurent entre le vestibule et l'autel, et qu'ils disent : « Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple. Ne livrez pas votre héritage à l'opprobre, en laissant les nations dominer sur lui. Laisserez-vous dire aux peuples : « Où est leur Dieu » ? Le Seigneur est plein de compassion pour sa terre et il a pardonné à son peuple. Et il a répondu à ses prières : « Voici que je vais vous envoyer du froment, du vin et de l'huile, et vous en aurez en grande abondance, et je ne vous livrerai plus aux insultes des nations. » Voilà ce que dit le Seigneur tout-puissant. » (Joël, II).

Dieu parle à un peuple sensible aux jouissances de la terre et il lui tient un langage à sa portée. Nous sommes, nous, chrétiens, le peuple de l'esprit ; il nous presse d'accourir tous, afin de goûter les jouis-